

ENTRAINEMENT à l'épreuve écrite des EAF : 24 février 2016

Durée de l'épreuve 4h00

SERIES ES/S

OBJET D'ETUDE : la question de l'homme dans les genres de l'argumentation du 16e siècle à nos jours.

Corpus proposé :

TEXTE A- Cyrano de BERGERAC, *Histoire comique des états et empires et états de la lune* (1657)

TEXTE B- Germaine TILLION, *Fragments de vie* (éd. posth. Textes rassemblés par T. Todorov)

TEXTE C- Jean-Marie Gustave LE CLEZIO, interview donnée au quotidien le Monde (11 sept.2015)

TEXTE A - Cyrano de BERGERAC, *Histoire comique des Etats et empires de la lune*. Chap. III. Les Sélénites. (1657)

Le récit imaginaire de Cyrano de Bergerac met en scène un narrateur-personnage qui décide de se rendre sur la lune pour prouver qu'elle est habitée, hypothèse soutenue à l'époque par le savant Giordano Bruno. Notre héros raconte donc son arrivée parmi les habitants de la lune, les Sélénites.

Je restai bien surpris de me voir tout seul au milieu d'un pays que je ne connaissais point. J'avais beau promener mes yeux, et les jeter par la campagne, aucune créature ne s'offrait pour les consoler. Enfin je résolus de marcher, jusqu'à ce que la Fortune me fit rencontrer la compagnie de quelques bêtes, ou de la mort.

Elle m'exauça car, au bout d'un demi-quart de lieue, je rencontrai deux forts grands animaux dont l'un s'arrêta devant moi, l'autre s'enfuit légèrement au gîte (au moins je le pensai ainsi) à cause qu'à quelques temps de là je le vis revenir accompagné de plus de sept ou huit cents de même espèce qui m'environnèrent.

Quand je les pus discerner de près, je connus qu'ils avaient la taille et la figure comme nous. Cette aventure me fit souvenir de ce que jadis j'avais ouï conter à ma nourrice, des sirènes, des faunes et des satyres¹. De temps en temps ils élevaient des huées si furieuses, causées sans doute par l'admiration de me voir, que je croyais quasi être devenu un monstre. Enfin une de ces bêtes-hommes m'ayant pris par le col, de même que font les loups quand ils enlèvent des brebis, me jeta sur son dos, et me mena dans leur ville, où je fus plus étonné que devant², quand je reconnus en effet que c'étaient des hommes de n'en rencontrer pas un qui ne marchât à quatre pattes.

Lorsque ce peuple me vit si petit (car la plupart d'entre eux ont douze coudées de longueur³), et mon corps soutenu de deux pieds seulement, ils ne purent croire que je fusse un homme, car ils tenaient que, la nature ayant donné aux hommes comme aux bêtes deux jambes et deux bras, ils s'en devaient servir comme eux. Et, en effet, rêvant depuis là-dessus, j'ai songé que cette situation de corps n'était point trop extravagante, quand je me suis souvenu que les enfants, lorsqu'ils ne sont encore instruits que de nature, marchent à quatre pieds, et qu'ils ne se lèvent sur deux que par le soin de leurs nourrices qui les dressent dans de petits chariots, et leur attachent des lanières pour les empêcher de choir sur les quatre, comme la seule assiette⁴ où la figure de notre masse incline de se reposer.

Ils disaient donc (à ce que je me suis fait depuis interpréter) qu'inafailliblement j'étais la femelle du petit animal de la reine. Ainsi je fus, en qualité de tel ou d'autre chose, mené droit à l'hôtel de ville, où je remarquai, selon le bourdonnement et les postures que faisaient et le peuple et les magistrats, qu'ils consultaient ensemble ce que je pouvais être. Quand ils eurent longtemps conféré⁵, un certain bourgeois

¹ Faunes, satyres : divinités mythologiques extraordinaires dans les religions grecque et romaine. Le faune revêt une forme humaine avec des oreilles de chèvre, tandis que le satyre, associé au culte de Dionysos est mi-homme mi-bouc.

² Devant: avant.

³ Douze coudées : environ sept mètres.

⁴ Assiette : posture, disposition.

⁵ Conférer : délibérer.

qui gardait les bêtes rares, supplia les échevins¹ de me commettre à sa garde, en attendant que la reine m'envoyât quérir pour vivre avec mon mâle.

On n'en fit aucune difficulté, et ce bateleur² me porta à son logis, où il m'introduisit à faire le godenot³, à passer des culbutes, à figurer des grimaces ; et les après-dinées il faisait prendre à la porte un certain prix de ceux qui me voulaient voir. Mais le ciel, fléchi de mes douleurs, et fâché de voir profaner le temple de son maître, voulut qu'un jour, comme j'étais attaché au bout d'une corde, avec laquelle le charlatan me faisait sauter pour divertir le badaud⁴, un de ceux qui me regardaient, après m'avoir considéré fort attentivement, me demanda en grec qui j'étais. Je fus bien étonné d'entendre parler en ce pays-là comme en notre monde. Il m'interrogea quelque temps, je lui répondis, et lui contai ensuite généralement toute l'entreprise et le succès de mon voyage.

TEXTE B - Germaine TILLION, *Fragments de vie* (éd. posth.), 2013.

Germaine Tillion (1907-2008) témoigne du parcours très riche qui fut le sien au fil du 20^e siècle et qui lui valut la reconnaissance de la Nation avec l'entrée au Panthéon en 2015.

En 1934 je n'avais aucune expérience et je le savais. Pour m'approprier cette expérience, pour déchiffrer les faits neufs que j'avais sous les yeux, il me fallait d'abord recueillir une multitude de données. Car pour comprendre il faut d'abord apprendre, et si possible apprendre en ordre. Les sociologues et les historiens sont logés à la même enseigne : ils disposent de faits, c'est-à-dire d'effets. Mais ce qui importe ce sont les causes. Quand il s'agira de choisir ou d'inventer des causes aux effets qui auront été longuement collectés, il faudra faire un tri. Et qui guidera ce tri (il s'appelle comprendre) ? Rien d'autre que les expériences acquises en propre.

Je devais apprendre plus tard qu'il n'y a qu'une expérience valable pour chacun de nous, celle que nous avons sentie dans nos propres nerfs et dans nos propres os. Depuis l'expérience la plus banale que tout être humain connaît ou croit connaître - la faim - jusqu'à l'expérience la plus haute - celle de ces conflits déchirants dans lesquels une personnalité s'affirme ou se détruit -, rien, absolument rien ne s'invente. Comprendre, imaginer, deviner, c'est associer selon des modalités inépuisablement diverses des sensations acquises par l'expérience, et acquises seulement par l'expérience... Toute la mécanique de notre érudition ressemble aux notes écrites d'une partition musicale, et notre expérience d'être humain, c'est la gamme sonore sans laquelle la partition restera morte. Combien y a-t-il d'historiens, de psychologues, d'ethnologues - les spécialistes de l'homme - qui, lorsqu'ils rassemblent leurs fiches, ressemblent à un sourd de naissance copiant les dièses et les bémols d'une sonate ?

Nous n'avons l'accès que d'un être humain - nous-même - et il est impossible d'inventorier les autres, si ce n'est par rapport à cet inventaire premier que nous ne pouvons trouver qu'en nous. Si l'on ne se connaît pas soi-même, on ne connaîtra jamais personne. Et oserais-je dire qu'on ne se connaît qu'à l'usage ? Un usage de nous-même, il est vrai, qui remonte à notre naissance, et qui peut, à cause de cela, ressembler à l'intuition pour les êtres rares que chaque expérience instruit.

Après quatorze mois de cellule, je fus déportée à Ravensbrück, le mardi 19 octobre 1943, avec tous mes manuscrits. C'est alors, et alors seulement, que je refis mes classes « humanistes », et que j'appris sur le crime et les criminels, la souffrance et ceux qui souffrent, la lâcheté et les lâches, sur la peur, la faim, la panique, la haine, des choses sans lesquelles on n'a pas la clé de l'humain, car tout cela, à l'état de larves, rampe dans n'importe quelle société, mais on n'apprend à l'identifier que lorsqu'on a regardé longuement la bête adulte, épanouie dans sa peau.

¹ Echevin : magistrat municipal.

² Bateleur : bouffon, amuseur public.

³ Godenot: petite figure de bois dont les joueurs de gobelets et prestidigitateurs se servent pour amuser les spectateurs.

⁴ Badaud : spectateur, passant.

TEXTE C - Jean-Marie Gustave LE CLEZIO, interview donnée au journal *Le Monde* (11 septembre 2014, propos recueillis par Frédéric Joignot).

J.-M.-Gustave le Clézio, romancier et essayiste couronné par de nombreux prix, mais aussi défenseur de la francophonie, revient sur son expérience ultramarine et sur les voyages qui l'ont formé.

L'île [Maurice] est multiculturelle depuis bien longtemps, puisque des communautés différentes y vivent ensemble depuis le XVII^e siècle, quand les Hollandais l'occupèrent avec des esclaves africains et malgaches. Par la suite, les Français l'ont colonisée, amenant de nouveaux esclaves, puis les Anglais, accompagnés par des Indiens hindouistes et musulmans, sans oublier l'arrivée des Chinois. Cette pluralité s'est traduite, à l'usage, par une certaine tolérance, d'autant que les Anglais ont favorisé le multiculturalisme en instituant des lois qui respectaient les religions et les langues de chaque communauté. Dans une île où, plusieurs fois par jour, dans un quartier ou l'autre, vous entendez les cloches de l'église sonner, le gong battre dans un temple tamoul, ou l'appel du muezzin, vous êtes préparé, déjà auditivement, à cohabiter avec des gens différents. Ensuite, visuellement, vous découvrez dans les rues des personnes de toutes les teintes de peau, vêtues et coiffées de toutes les manières, avec des façons de se parler changeantes, des règles de vie dissemblables, une cuisine bien à eux. Cela oblige à porter une grande attention à tout le monde. Mais il ne s'agit pas seulement de vivre côte à côte. Coexister dans ces conditions implique une compréhension de ce qui peut offenser l'autre.

[...] Je suis ensuite allé au Mexique. Je remercie la France, son ouverture au monde, de m'avoir offert ces possibilités. Au Mexique, j'ai connu un choc culturel considérable. J'ai rencontré Jean Meyer, un historien, alors un coopérant, qui est devenu un ami très cher. Grâce à lui, je me suis intéressé à l'histoire du Mexique et aux civilisations indigènes. J'ai lu les chroniqueurs espagnols des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, les colonisateurs et les empathiques comme Bartolomé de las Casas (1484-1566), je me suis intéressé aux mythologies indiennes, aux codex aztèques et mayas, j'ai traduit *Les Prophéties* de Chilam Balam¹ (Gallimard, 1976). Quand je prenais le métro à Mexico, je retrouvais les mêmes Indiens autour de moi, parlant leur langue, avec des tenues bien à eux. Je comprenais que toutes ces cultures, détruites et méprisées, résistaient, cohabitaient, toujours visibles, faisant du Mexique une société multiculturelle. [...] Je voulais échanger avec ces peuples, les connaître, alors qu'on les dit retardés, un obstacle au progrès, des inférieurs. J'ai participé aux cérémonies de la Pâque des Huichols² de la Sierra Madre, j'ai consommé avec eux de la soupe de peyotl³, j'ai assisté à ces rituels où les hommes se percent la langue avec une aiguille de cactus pour verser leur sang sur la terre et la fertiliser. Grâce à eux, j'ai renoué avec une ferveur religieuse que j'avais connue pendant mon enfance, j'ai compris combien toute une part mystique de l'humain a été malmenée dans notre monde occidental. Même les révolutionnaires, les tiers-mondistes méprisaient ces peuples, je pense à Régis Debray, à Che Guevara, qui ne se sont jamais préoccupés de savoir comment vivaient les Indiens, quels étaient leurs mythes, leurs coutumes, les jugeant obscurantistes. Dans *Le Rêve mexicain ou la pensée interrompue* (Folio, 1988), j'ai tenté d'imaginer l'essor de la civilisation mexicaine si les Espagnols ne l'avaient pas réduite au silence. [...] Au Mexique, je me suis lié d'amitié avec un étudiant en médecine qui part régulièrement étudier chez les guérisseurs, les « brujos », dans le Chiapas. Encouragé par l'université, il étudie leurs recettes de botanique thérapeutique, leurs remèdes, leurs techniques psychologiques fondées sur l'empathie et la persuasion. Voici un exemple d'échange de culture exempt de mépris, où chacun apprend de l'autre, une forme de don et de contre-don. Si Antonin Artaud qui, dans les années 1930, cherchait au Mexique les traces d'une culture envoûtée disparue en Europe, avait su que des jeunes médecins feraient un jour cette démarche, plus de soixante-dix ans après son séjour chez les Tarahumaras, il aurait sûrement été bouleversé. Pour moi, il a été un précurseur de ce qu'on appelle l'interculturalité, l'échange de culture à culture.

¹ Manuscrits mayas du Yucatan (Sud-Est du Mexique) datant des 17^e s. -18^e.

² Huichols, Chiapas, Tarahumaras : divers peuples indigènes du Mexique.

³ Peyotl : espèce de petit cactus d'Amérique.

ECRITURE

I. Vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points) :

Quelle image ces différents textes donnent-ils de l'Autre ?

II. Vous traiterez ensuite au choix, l'un des sujets suivants (16 points) :

Commentaire

Vous ferez le commentaire du texte B.

Dissertation

Dans sa préface au *Tableau de la littérature française* (Gallimard, 1962), Jean Giono affirme qu'au fond, l'écrivain n'est jamais que « témoin de lui-même » et qu'en fin de compte, il en revient toujours à « faire son portrait ». Pensez-vous également qu'écrire sur l'Autre ne consiste qu'à parler de soi ? Vous répondrez à la question en vous appuyant sur les textes du corpus, les œuvres étudiées en classe ainsi que sur votre culture personnelle.

Invention

A partir du texte A vous imaginerez un dialogue au sein duquel le badaud et le bateleur débattent de l'humanité/de l'animalité du nouvel arrivant.